

COMMENT LE MODÈLE SUÉDOIS EST NÉ EN FRANCE.

Les récits de voyage en Suède de Serge de Chessin

Martin KYLHAMMAR

L'intérêt de la France pour la Scandinavie et pour la Suède trouve sa source loin dans l'Histoire, comme Vincent Fournier l'a été très bien illustré dans sa thèse *L'Utopie ambiguë*. Déjà aux XVII^e et XVIII^e siècles les voyageurs français racontaient à leurs compatriotes la vie dans la Nord, en général de façon très positive. Pour être plus précis, les observateurs français ont projeté dans le Nord inconnu leurs rêves et les utopies qu'ils auraient aimé voir se réaliser chez eux en France. On pourrait dire de façon plus métaphorique que la Suède était dans les récits de voyages projetée sur un écran avec une image relevant davantage de la géographie mentale que de la réalité. Si les écrivains qui rédigeaient les scénarios étaient le plus souvent progressistes, d'autres politiquement plus à droite s'y essayèrent également. Ne soyez donc pas surpris de lire un reportage sur la Suède écrit par un diplomate pessimiste, théoricien des races humaines et élitiste, Arthur Gobineau, en poste à Stockholm dans les années 1870 ; et la notion de « folkhem » (foyer du peuple) a d'abord été élaborée dans le domaine politique par des conservateurs, Rudolf Kjellén et d'autres.

Mais je vais me limiter dans cet article à une dimension particulière de cette longue tradition de représentation positive de la Suède : l'histoire de la première interprétation française du « folkhemmet » et de la société de bien-être naissante. Beaucoup de gens pensent que l'idée du modèle suédois a d'abord été formulée par le journaliste américain Marquis William Childs (1903-1990) dans son livre influent : *Sweden : The middle way* (1936). Mais ce n'est pas vrai. Quelques années auparavant, un écrivain français d'origine russo-française, Serge de Chessin (1880-1942), attaché culturel français à Stockholm et auteur de fiction, avait déjà présenté cette idée dans deux livres importants sur la Suède : *La Suède vue par l'étranger* de 1930 et *Les clefs de la Suède*, paru en 1935.

La Suède et les banqueroutes des années 1930

Chessin a écrit ses deux livres à l'époque de deux banqueroutes, deux crises de la société moderne. La première faillite était économique. Le 29 octobre 1929, le mardi noir, était le signal de la crise financière internationale qui s'était transformée peu à peu en une crise industrielle mondiale, et en une dépression sévère et prolongée. La seconde était une crise politique. Dans les élections libres en Allemagne pendant l'été et l'automne de 1932 près de 40% de la population allemande votèrent pour Hitler, tandis que 15 à 20% de la population votèrent pour des idéologies totalitaires autres que le nazisme. Puis en 1933, Hitler s'empara du pouvoir (Machtübernahme), supprimant ainsi la démocratie allemande.

Les travaux de Serge de Chessin et le succès de cette nouvelle image de la Suède ne peuvent pas être vraiment compris sans cet arrière-plan. Par ces deux faillites se trouvaient sérieusement contestés deux nouveaux principes pour la prise de décision et l'ordre social : l'économie de marché et la démocratie. Les banqueroutes révélèrent aux yeux de tous qu'un marché libre pouvait conduire au chaos, à un chômage de masse, à la réduction de moitié du commerce mondial, à des tensions sociales, à la violence, la pauvreté et la faim. Et beaucoup de gens commencèrent à se demander quelles forces la démocratie avait mises en jeu, et quel désastre pouvait arriver quand le peuple ne consistait pas du tout en citoyens éclairés mais n'était qu'une populace, une plèbe populiste. L'intérêt pour la psychologie des foules et les phénomènes de masse grandit de manière explosive, phénomène observable à la fois dans le discours scientifique et politique. Ces faillites compromettaient donc à la fois le capitalisme et la démocratie. Et dans cette situation, la Suède devenait intéressante.

La Suède – le laboratoire de modernité

En 1930, Chessin présente pour un public français sa nouvelle Suède : l'incarnation de la modernité, la synthèse, la somme des efforts positifs dans le monde. La Suède se situe au premier plan, elle doit être copiée et imitée. Le pays est un modèle et les Suédois ont montré qu'un « progrès pacifique n'est pas une illusion et une croissance soutenue n'est pas un mirage ». L'industrie, les banques, l'art, la

littérature et les sciences fleurissent, et les Suédois sont capables à la fois de vivre au rythme international de la modernité et d'avoir un contact réel avec la nature, le patrimoine culturel et l'histoire.

Malgré sa position périphérique, la Suède exerce un pouvoir d'attraction irrésistible sur tous ceux qui veulent réaliser le rêve de communauté internationale, de paix et de collaboration fructueuse entre les peuples. « Il est apparu du sable dans l'énorme machinerie du monde, excepté en Suède où tout fonctionne avec la régularité et la souplesse d'un chronomètre /.../ Tous les chemins mènent à Rome, disait-on. Tous les chemins du monde en viennent à conduire à Stockholm, tel est le cas aujourd'hui ».

Cinq ans plus tard, lorsque la crise internationale a renforcé ses effets négatifs, Chessin revient sur son sujet avec *Les Clefs de la Suède*, une méditation à la fois ambitieuse et éclairée sur la Suède moderne. C'est un livre important qui n'a jamais été analysé et reste aujourd'hui inconnu. Aussi est-il légitime que je lui ici accorde une place particulière.

L'image de la Suède dessinée par Chessin tourne autour de trois grands pôles - et autour d'un souci majeur. Examinons-les à tour de rôle.

L'aristocratie démocratique.

Pour Chessin, l'égalité suédoise est une réalité remarquable et exemplaire. Mais elle n'est pas, selon lui, synonyme de nivellement ou d'affaiblissement des élites. Le laboratoire suédois est plutôt une tentative d'impliquer tout le monde, riches et pauvres, dans la prospérité matérielle – et dans la culture, la vie littéraire, l'art et la connaissance (62, 76). Il s'agit pour ainsi dire de la démocratisation de la vie d'aristocrate. La condition de cette égalité est une économie forte. Chessin décrit l'économie suédoise comme une économie de croissance reposant sur les technologies de pointe et sur l'excellence scientifique. Son industrie est durable et s'affirme comme leader mondial. Mais l'abondance qui peut en résulter n'a pas vocation à devenir une fin en soi, mais à être utilisée pour créer les conditions

d'une vie de qualité pour tous par une redistribution progressive des richesses.

En Suède, écrit Chessin, le prolétariat et la classe ouvrière sont sur le point de disparaître, laissant place à une classe moyenne importante, bien nantie, riche et prospère (67). Chessin a goût du détail concret. Il dépeint par exemple une usine suédoise typique située au cœur d'une végétation luxuriante, dans un jardin. La technologie et la machinerie sont là, mais il n'y a presque personne qui travaille avec ses mains. Cette image est très différente de celle que nous associons habituellement au travail industriel.

Plus frappant encore, l'usine implique une vie de haute culture. Il y a une bibliothèque, une école pour les enfants des travailleurs, une salle de concert, mais aussi de la place pour des jeux plus physiques dans la salle de billard, la piscine ou le gymnase (70-71). Chessin signale que les travailleurs ont certainement aussi une multitude de loisirs et de vacances. Beaucoup ont un jardin ouvrier et cultivent la terre dans leur temps libre, d'autres peuvent profiter des nombreux parcs et se rapprocher de la nature.

Finalement, la vie aristocratique nous attend tous dans un avenir proche.

Une démocratie de l'harmonie et du citoyen éclairé.

Chessin souligne avec justesse, je crois, que la Suède a géré la faillite économique et politique internationale d'une manière positive. En Suède, ni la gauche radicale (les communistes) ni la droite radicale (les nazis) n'ont réussi à exploiter la gravité de la situation. Une situation révolutionnaire n'a jamais vu le jour, en dépit de conditions favorables. C'est parce que, pense Chessin, le pays est rassemblé autour de valeurs démocratiques, avec un centre politique désormais dirigé par une social-démocratie à la fois réformiste et conservatrice (85, 89, 91).

Une politique comme celle d'Hitler et de Staline, dit Chessin, ne correspond pas au tempérament populaire suédois et surtout pas maintenant, quand les Suédois sont devenus ou sont sur le point de

devenir une classe moyenne (91). Donc, dans cette démocratie de l'harmonie, on peut se réunir autour d'un consensus, imposer et développer une politique pour la classe moyenne en expansion et continuer à marginaliser les mouvements extrémistes qui ont été si dévastateurs dans d'autres pays (91, 95).

Il s'agit en Suède d'une adhésion solide et persistante aux valeurs d'égalité et aux droits humains universels. Selon Chessin, le petit pays nordique est vraiment un modèle et sa mission est de transformer les principes démocratiques exemplaires qu'elle défend en règles internationales. Le monde doit devenir comme la Suède, adopter son modèle (117).

Le pays émancipé par excellence

Pour Chessin, la Suède est un pays où les rapports sociaux ne sont pas déterminés en fonction du sexe et de la classe sociale. Les classes sont après tout, comme nous l'avons vu, au bord de l'extinction. Il suffit de regarder la fête nationale, écrit Chessin, où tout le monde se rassemble sous les mêmes slogans et dans le même but. En Suède, la participation est flagrante, l'exclusion minime et négligeable.

Son exemple favori est le statut de la femme. La femme suédoise est la plus libre et la plus libérée au monde. Chessin consacre un long chapitre à la question. La Suédoise est non seulement l'égale de l'homme juridiquement, elle l'est aussi dans la pratique : dans ses loisirs, dans ses habitudes et ses comportements, sur son lieu de travail.

Une modernité illimitée.

Chessin présente donc la Suède au public français comme le pays le plus moderne, digne de servir de modèle dans le monde : moderne, riche, égalitaire, démocratique, juste, humaniste, libéré... Mais il voit une menace pour ce modèle, une menace qui sera évoquée à nouveau dans les débats sur la Suède des années 1980 : la peur que le modèle suédois puisse chavirer, échouer dans sa préoccupation maniaque de

l'avenir. Pour Chessin, la cause de ce danger réside dans les liens suédois avec l'Amérique et plus particulièrement dans l'admiration suédoise pour tout ce qui vient du Nouveau Monde. Il fait valoir que le krach de l'empire industriel Kreuger est un premier avertissement car il voit en Kreuger un exemple typique de Suédois américanisé, un homme qui jongle avec l'abstrait, un homme qui travaille avec des choses éphémères comme la spéculation financière, les actions, les obligations... Ce qui est réellement suédois est différent et s'appuie sur des choses plus concrètes et plus durables à long terme comme la technologie, l'artisanat, les ressources naturelles et les sciences.

La Suède risquerait d'être une culture de masse, géométrique et schématique, de perdre sa personnalité et de devenir aseptisée comme une clinique. Les métaphores étranges se succèdent – et l'utopie devient ambiguë. Chessin encourage ainsi les Suédois à défendre leur propre tradition, à construire sur de l'authentique et à ne pas écouter les sirènes de l'étranger, même si elles proviennent d'Amérique. Il y a un soubassement suédois sur lequel tout doit être fondé. C'est seulement si elle reste elle-même que la Suède peut devenir un modèle pour toute l'Europe.

La Suède comme emblème de la modernité après 1945

Dans un prochain livre, j'analyse les récits de voyage français en Suède écrits après 1930 jusqu'à aujourd'hui.¹ Les principaux reportages de cette période sont, je crois, hormis ceux de Serge de Chessin : Christian de Caters *Visage de la Suède* (1930), Émile Schreiber *Heureux scandinave !* (1936), Henri Queffélec *Portrait de la Suède* (1948), Emmanuel Mounier *Notes scandinaves* (1950), Jean Parent *Le modèle suédois* (1970), Gabriel Ardant *La Révolution suédoise* (1976), Marie-Laure Le Foulon *Le rebond du modèle scandinave* (2006) et Alain Lefebvre et Dominique Méda *Faut-il brûler le modèle social français ?* (2006).

¹ Battail, Briens, Kylhammar, *Ecrire la société. Les écrivains suédois à l'avant-garde de la politique* (à paraître en 2015).

L'image de la Suède en France change bien entendu pendant toutes ces années, mais on retrouve des traits communs tout au long de ces 80 ans. Chessin a servi dans cette histoire de point de référence.

L'image qu'il avait donnée de la Suède fonctionna comme un paradigme pour les reporters français. Le modèle s'était établi dans l'imaginaire français de façon durable, même si l'image positive que Chessin avait formée allait souvent être remise en cause.

Un point qui revient dans presque tous les récits de voyage sur la Suède des années 1930 à aujourd'hui, une sorte de leitmotiv : la Suède incarne de façon emblématique la modernité. Cela concerne avant tout la culture matérielle suédoise, la technique, l'industrie et la science, que tout le monde s'accorde à dire qu'elles sont à la pointe du développement au niveau mondial. Mais la Suède est aussi étroitement liée avec la modernité culturelle, la culture séculaire, émancipée, égalitaire, respectant l'égalité homme-femme, et populaire.

La France a également son avant-garde artistique et littéraire. Mais associer la Suède avec une avant-garde de la modernité est une découverte essentielle. Des écrivains français comme Émile Schreiber dans *Heureux scandinave !* ou Alain Lefebvre et Dominique Méda dans *Faut-il brûler le modèle social français ?* voient dans la Suède un pays qui se place en avance sur son temps, ce qui rend leurs reportages à la fois légitimes et importants.

Il est aussi intéressant de remarquer que cette modernité matérielle et culturelle apparaît tant dans les images positives que négatives de la Suède. Dans les récits plus sombres comme *Visage de la Suède* de Christian de Caters et *Notes scandinaves* d'Emmanuel Mounier, la modernité suédoise semble avoir dégénéré en une société sur-rationalisée, technocrate et superficielle.

Toutes ces images de la Suède jouèrent bien entendu un rôle dans les débats intérieurs français. Plusieurs reporters de l'entre-deux-guerres, comme Chessin et Schreiber utilisèrent la Suède comme un exemple de comment construire une société socialiste sans tomber dans une dictature communiste. C'était une manière de prendre des mains un joker que possédait la droite : l'idée que la réalisation des rêves

socialistes menait nécessairement à la dictature et à l'économie du plan. D'autres comme Henri Queffelec dans *Portrait de la Suède* (1948) et Gabriel Ardant dans *La Révolution suédoise* (1976) mettaient l'accent sur le fait que la classe sociale et le sexe ne déterminaient pas nécessairement les relations sociales. La Suède montrait que l'égalité entre les hommes et les femmes n'était pas une utopie. Et les classes pouvaient être supprimées. Cela était possible si tout le monde travaillait ensemble dans le consensus et avec pragmatisme vers un même but.

Conclusion : les images comme utopie – et force historique

Bien entendu, la Suède telle que Chessin la présente n'a jamais existé. Il a projeté ses rêves sur ce pays, fabriqué un modèle pour l'Europe, une utopie. Mais le fait que l'image proposée par Chessin n'ait que peu de rapport avec la vraie Suède n'est peut-être pas si important. Les images jouent un rôle majeur dans l'histoire, peut-être plus que nous le pensons habituellement. L'image de la Suède comme foyer du peuple, comme *folkhem*, a suscité des luttes politiques et culturelles parmi les plus intenses de ces dernières décennies. La gauche n'a cessé d'affirmer son droit de propriété intellectuelle sur le *folkhemmet*. La droite a d'abord contrattaqué en essayant d'en compromettre l'image, de faire de l'utopie une dystopie, en insistant sur le revers de la médaille – la pression fiscale, les dérives de l'ingénierie sociale, la lourdeur de l'appareil social-démocrate. Aujourd'hui, les partis bourgeois ont changé de stratégie en s'appropriant à bien des égards l'idée de *folkhem*, se présentant ainsi comme ceux qui peuvent gérer au mieux le modèle suédois. Ce sont les luttes de cette nature qui rendent si importante l'analyse des images et du rôle qu'elles jouent, pour le meilleur et pour le pire, dans les processus historiques.

Dans cet article, j'ai analysé les récits de voyage français comme des utopies et des dystopies, des fictions et des inventions, des mythes et images. Je crois que cela était pertinent de les lire ainsi, même si les auteurs n'avaient pas l'intention de d'écrire des rêves mais plutôt la stricte vérité.

J'aimerais conclure sur un élément utopique central dans presque un siècle de reportages sur le modèle suédois. Les images sont essentielles. Ceux qui ont construit l'image de la Suède ont en général rêvé d'une meilleure Europe, sans nationalisme auto-suffisant ni patriotisme renfermé. Ils ont rêvé d'un modèle appelé à servir de référence pour l'Europe, pour une Europe de l'égalité, de la solidarité, de la libération et de l'émancipation, pour une Europe de la démocratie et de la participation populaire, composée de citoyens éclairés et caractérisée par un équilibre entre culture et nature, entre forte croissance économique, développement technologique et scientifique d'une part, et idéaux pastoraux et écologiques d'autre part. Autant de raisons pour relire ces textes et les laisser nourrir notre réflexion sur comment construire une meilleure Europe.